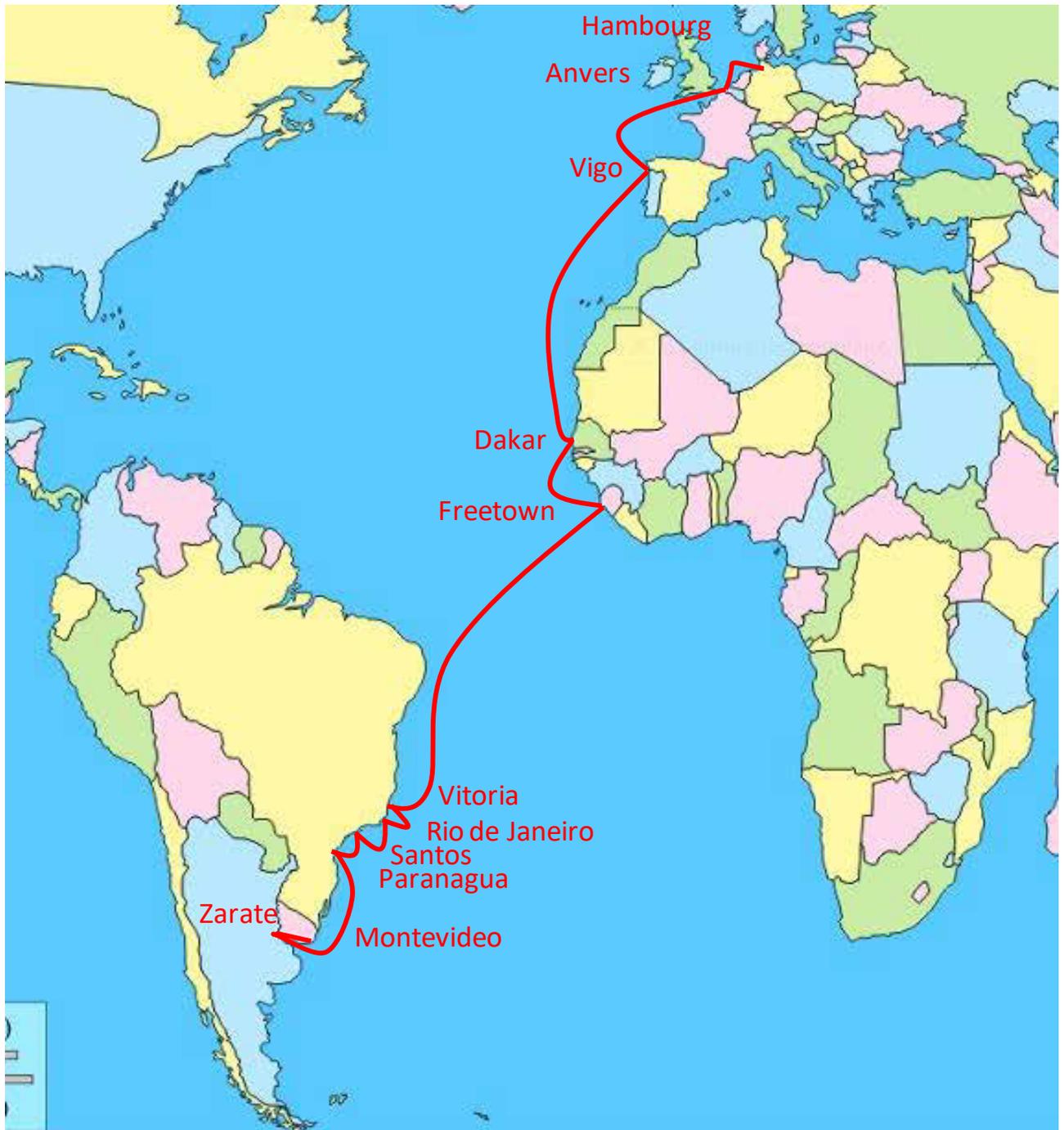


A tous ceux qui vivent de la mer



1. UNE BOUTEILLE A LA MER

Chers amis marins ou amoureux de la mer,

Ça y est !!!... Je pars pour un long voyage vers l'Amérique du sud, sur un cargo qui appareille du port d'Anvers en Belgique la semaine prochaine. Si tout se passe bien, je débarquerai à Montevideo en Uruguay au bout de 20 à 25 jours de navigation, c'est à dire vers la fin de l'année.

Je me demande si je devrais tenir un journal de bord (un carnet de route ou un blog comme on dit maintenant). Mais vu que je n'aurai pas de connexion internet sur le bateau (à part quelques mots que le capitaine pourrait transmettre en cas d'urgence), dans quelle mesure est-ce que je pourrais partager avec vous ce que je verrai en cours de route ? D'ailleurs, je ne verrai que la mer et le ciel pendant ce long voyage ; quel intérêt donc pourrait-il y avoir à tenir un tel carnet/blog/journal de bord ? Nous irons, en fin de compte, d'un port de containers à un autre. Il n'y aura ni l'excitation d'une course de vitesse, ni des voiliers à la silhouette élégante ; je serai simplement assise sur une coque de noix aux lignes informes, pour ne pas dire carrément moche, avançant à la vitesse d'un escargot. Mais c'est ça ma passion ! Je préfère ces amas de ferraille, avec leurs grues sur le pont, le travail à leur bord ; je préfère ces ports formés de murs de containers, plutôt que les marinas avec leurs voiliers élégants et leurs navires de croisière clinquants.

J'avais lu quelque part, que normalement les gens ne tiennent pas de journal de bord dans leur vie quotidienne alors qu'ils rencontrent des tas de situations et de personnes différentes tout au long de la journée, qu'ils vont d'un endroit à un autre, qu'ils effectuent des tas de travaux ou activités ; mais dès qu'ils sont à bord d'un bateau, ils veulent à tout prix consigner dans un journal de bord ce temps d'oisiveté passé à contempler seulement l'eau et le ciel.

D'ailleurs, je ne sais même pas si je pourrai trouver du temps à consacrer à tenir un journal de bord, même si en principe, je disposerai de pas mal de temps libre : pas de repas à préparer, pas de courses à faire, pas de ménage. Je n'aurai même pas à essayer de mettre de l'ordre sur mon bureau, puisque je n'en aurai pas. Dès que je finirai le déjeuner, je passerai à côté pour prendre mon café, sans même avoir à débarrasser la table ! Je n'aurai aucune paperasse à faire, ni à regarder et à répondre à des mails sur mon ordinateur, ni à m'attarder aux bavardages futiles de Facebook. Pas de journaux, pas de télé. Un détachement total du monde terrestre.

Même les officiers sur la passerelle n'ont plus grand chose à faire de nos jours, ils se contentent la plupart du temps, de siroter leur café en regardant la mer. Bien que les hélices creusent encore un sillage dans l'eau, il n'y a plus de timonier à la barre pour le dessiner, puisqu'il n'y a tout simplement plus de barre à tenir. Tout se fait en appuyant sur quelques boutons. Vous pouvez jouer avec un navire de plusieurs dizaines de milliers de tonnes avec un seul bouton au bout de vos doigts. Les GPS calculent votre position et transmettent les corrections de trajet directement à la machine.

Tamer Sahin, vous qui êtes un ancien officier de marine converti à l'écriture, qu'en dites-vous ? Devrais-je créer un site-web comme vos blogs que vous avez intitulés : "Au bout de mon viseur" ? Qu'est-ce qui pourrait s'accrocher dans le viseur de mes jumelles dans le milieu où je serai ? En fait, pour moi, tout est intéressant, même le crochet d'une grue. Mais aurai-je le temps de le décrire ? Et comment je ferai pour faire parvenir mon journal de bord à ceux qui voudraient partager ma curiosité ?

Voilà quand même mes premières miettes d'information : j'embarquerai d'Anvers sur un « cargo mixte » de 214 mètres de long. Mixte, c'est à dire moitié-containers, moitié RO-RO : Roll-on / Roll-off pour les connaisseurs, c'est-à-dire avec des véhicules qui rentrent et qui sortent en roulant, pour être transportés dans de vastes garages à bord. Nous naviguerons d'abord vers l'Est

pour faire un saut à Hambourg où on devra charger pas mal de Volkswagen et de Mercedes. Et puis on refera la route à l'envers. Après avoir longé les côtes de l'Europe du nord et de l'ouest, on s'arrêtera à Vigo en Espagne pour charger encore d'autres véhicules sans doute. Et puis on appareillera pour les côtes africaines.

La première escale là-bas sera Dakar au Sénégal (selon la situation du fret, d'autres escales africaines comme la Gambie ou le Sierra Leone pourraient s'y rajouter à la dernière minute, nous prévient la Compagnie !). Après Dakar, on virera vers le sud-ouest, en route pour le nouveau continent. Au bout d'une semaine de secousses sur les rouleaux de l'Atlantique, les côtes brésiliennes nous apparaîtront (j'espère). Encore quelques chargements/déchargements dans les ports de Vitoria, Rio de Janeiro, Santos, Paranagua et Zarate en Argentine, et puis ce sera notre terminus à Montevideo.

Voilà donc le programme pour l'instant. J'ai un billet aller-simple. Quand et comment se fera le retour, seul le vent le sait : les cigognes, quand reviennent-elles dans l'hémisphère nord, par quels chemins et en combien de jours ? Je ferai peut-être le retour en les suivant, par les airs. Ce que je sais pour l'instant, c'est que je ne peux plus supporter la grisaille de l'automne et le froid de l'hiver à Paris, et de voir la nuit tomber à 5 heures de l'après-midi. Je m'insurge !

Bon vent à tous, et des routes pleines de lumière ...



2. L'APPEL DE LA MER

*"Toutes les mers, tous les détroits, toutes les baies, tous les golfes,
Je voudrais les serrer contre moi, les sentir, et mourir !"*

Fernando Pessoa, poète portugais

Je suis née au bord de la mer, une mer qui s'appelait "Euxenios" dans l'antiquité, Pontos Euxenios, "Mer Accueillante". Pourtant, pour mon premier contact, ses eaux n'ont guère été accueillantes. J'avais huit ans quand nous sommes revenus sur les rives de la Mer Noire après un exil de six ans dans une région glacée surnommée la "Sibérie turque", où mon père avait été relégué pour des motifs politiques.

C'était un beau jour d'été. Nous avions embarqué à Trabzon sur le célèbre bateau postal *Tirhan* qui faisait toute la côte entre la frontière russe et Istanbul. Ayancik était au milieu de son trajet et comme la plupart des petites localités où le navire faisait escale, elle n'avait pas de facilités portuaires. Le bateau s'arrêtait alors au large et les passagers ainsi que les marchandises étaient transportés à terre dans des chaloupes à moteur.

Dès le premier jour de notre arrivée, les enfants du quartier m'ont invitée à une baignade en mer. Sans même me demander si je savais nager. Moi-même non plus je ne m'étais jamais posé cette question, puisque j'avais beaucoup nagé à Erzurum, dans cette ville d'exil à 2000 mètres d'altitude. A la maison là-bas, je m'allongeais à plat ventre sur le tapis du salon et croyais nager parfaitement bien en agitant mes bras et mes jambes dans tous les sens. J'étais même persuadée d'être une bonne nageuse.

Et voilà maintenant il y avait une vraie mer qui s'étalait devant moi au lieu d'un vieux tapis. Je me suis jetée dans les flots sans hésiter. La tête la première ! Et bien-sûr sans pouvoir en ressortir. Je me suis débattue autant que j'ai pu, la tête enfoncée dans l'eau, les pieds en l'air, mais en vain. Alors j'ai voulu crier au secours, mais à mon grand étonnement, je ne pouvais émettre aucun son puisque l'eau me remplissait la bouche dès que je l'ouvrais. Après quelques secondes, tout a commencé à prendre une couleur verte autour de moi. Au fur et à mesure qu'un vert de plus en plus sombre m'enveloppait, je comprenais que j'étais sur le point de quitter le monde connu pour partir dans l'au-delà.

Brusquement, j'ai senti une paire de mains m'attraper solidement par les pieds qui étaient toujours restés en l'air, et me tirer à la surface. La mère de l'un des enfants dans l'eau avait remarqué ma situation et m'avait sauvée in extremis d'une noyade certaine.

Cet incident m'a fait me brouiller avec la mer dès ma première vraie rencontre avec elle, mais mon père voulait absolument me réconcilier avec ces eaux salées qui s'étendaient tout près de la maison. Il était patient et compréhensif. Sans me forcer, sans me brusquer, il a d'abord essayé de m'habituer aux vaguelettes sur le bord. Et puis, petit à petit j'ai commencé à reprendre confiance et aller un peu plus loin, rassurée par sa présence derrière moi. Une présence limitée à tenir légèrement la cordelette d'un petit gilet en liège attaché autour de ma poitrine, mais suffisante pour me faire sentir en sécurité. Grâce à ses efforts patients, j'ai fini par aimer la mer de nouveau, et nous avons pu faire de longues échappées à la brasse ensemble vers le large.

L'été en Mer Noire était souvent très court, mais même quand je ne me baignais pas, je passais beaucoup de temps sur la petite jetée en bois tout près de la maison, en me tenant debout et seule, les cheveux au vent, regardant les bateaux qui passaient dans l'horizon. Je ne sais pas pour quelle raison, ces bateaux me semblaient toujours chargés d'une profonde nostalgie. Une nostalgie des lointains, des lieux inconnus. "Quand je serai grande, je deviendrai capitaine et je parcourrai toutes les mers du monde" pensais-je. Et surtout j'irai à Dar-es-Salaam. J'avais découvert sur une carte ce nom mystérieux qui était plein de sortilèges. Dar-es-Salaam... J'imaginai une côte s'allongeant sous les palmiers. Ces arbres que je n'avais jamais connus en vrai étaient pour moi le symbole des contrées chaudes ... de la chaleur africaine, du bonheur, d'un certain sentiment de sécurité. Le froid glacial d'Erzurum et les vents violents perpétuels de la Mer Noire avaient sans

doute créé dans mon imagination une idée du bonheur et de la sécurité liée à la chaleur.

Mon cadeau de fin de l'école primaire avait été un livre de Jules Vernes : "20 000 lieues sous les mers". Aussitôt le capitaine Nemo est devenu le héros de mes rêves. Quand je m'allongeais pour dormir la nuit, je m'imaginai dans le Nautilus, en train de discuter avec ce marin fou. Plus tard, Jack London lui aussi s'est invité dans nos conversations imaginaires. Je ne sais pas combien de fois j'ai lu son "Loup des mers".

Au lycée, j'allais faire la connaissance de Joseph Conrad. Cet écrivain polonais qui s'était installé en Angleterre et qui avait produit la majorité de son œuvre en anglais, avait, lui aussi, comme Jack London, vécu en personne ses récits extraordinaires. Il faisait partie des devoirs obligatoires de nos cours de la littérature anglaise, mais pour moi c'était plus un plaisir qu'une obligation de lire "Lord Jim". Et d'ailleurs, les héros de Conrad ne me suffisaient pas. J'avais découvert un autre écrivain de la mer à la bibliothèque de l'école. La couverture tout en bleu avait naturellement attiré mon attention vers ce livre : « The Call of the Sea », "L'appel de la mer". L'écrivain hollandais, Jan de Hartog, y racontait si bien la vie des plongeurs de sa ville, leur lutte avec les eaux glacées de la Mer du Nord, les accidents de décompression dont ils étaient très souvent victimes, la solidarité entre eux, et cet appel de la mer vers laquelle ils courraient sans hésitation à chaque fois, malgré un bras paralysé ou une jambe devenue dure comme du bois. Je comprenais si bien la soif éternelle de ces plongeurs qui ne pouvaient pas rester à la maison, je sentais au fond de moi leur passion dévorante qui ne les laissait jamais tranquilles à terre. A l'instar de Conrad et de London, Hartog aussi avait vécu lui même ses récits sur la mer. A 11 ans déjà, il avait fui la maison pour travailler comme moussaillon sur des bateaux !

Le "Pêcheur de Halicarnasse", Cevat Sakir de son vrai nom, ne figurait malheureusement pas parmi ces amis. C'est bien plus tard que j'allais faire la connaissance de son "exil bleu" et de ses pêcheurs d'éponges. Cet écrivain turc était relégué, lui aussi, pour ses idées politiques de gauche, mais pas sur un plateau aride comme mon père : on lui avait accordé la douceur d'un petit port de la mer d'Egée, considéré à l'époque comme un trou perdu. Moi, je rêvais de l'inconnu, des ailleurs lointains, pas de petits ports de chez nous. Pendant les longues nuits d'hiver à Erzurum, on écoutait mon père nous lire à haute voix Stefan Zweig ou Pouchkine. Une fois que j'ai appris à lire et à écrire pour me débrouiller toute seule, j'allais embarquer vers des horizons bien plus lointains encore avec des écrivains de récits marins.

Quand j'ai vu la couverture poussiéreuse de "la Mer Noire" dans une petite librairie de Sébastopol, l'Union Soviétique n'existait déjà plus, mais les vents, les bateaux, les capitaines, les marins de Constantin Paoustovski faisaient toujours partie du décor de la presqu'île de Crimée. J'ai savouré lentement, comme si je dégustais un vin extraordinaire, chacune de ses phrases qui m'ouvraient enfin les portes de ce pays fermé de la rive d'en face de mon enfance. Et après avoir tourné la dernière page, j'ai couru de nouveau à Sébastopol pour marcher sur les traces des héros qui m'étaient déjà familiers, bien qu'ils avaient disparu depuis longtemps. La chute du rideau de fer avait également levé les secrets "ultra sensibles" de ce pays resté hermétique pendant soixante-dix ans. Ses marins n'avaient plus besoin de cacher leurs manœuvres militaires sur les paquets de rouille qui remplissaient la rade. Les quais de Balaklava, dont l'entrée était pourtant interdite même aux citoyens ordinaires à l'époque soviétique, étaient désormais transformés en promenades pour touristes. Avec vue sur des sous-marins qui couchaient ouvertement au milieu de l'estuaire.

Pourtant, pendant mes années de lycée à Istanbul, j'avais tellement brûlé d'envie pour voir ne serait-ce qu'un de ces marins dans les bateaux soviétiques qui traversaient le Bosphore. Lorsque je les contemplais depuis la fenêtre de ma chambre au dortoir, j'oubliais même de finir mes devoirs. Je n'oubliais pas en revanche de consacrer un peu de temps à l'apprentissage du russe -grâce à un petit manuel prêté par un ami- juste pour pouvoir déchiffrer les noms bizarres figurant sur les coques. Au prix de provoquer la mise sous surveillance de notre maison à Eskisehir par les services de contre-espionnage. J'ignorais que dans cette ville où avait été muté mon père depuis peu, l'Union Soviétique venait de construire une usine d'aluminium, et que nos services secrets suivaient de près leurs ingénieurs encore sur place ! Ils auraient pu croire à un lien entre eux et moi, d'autant plus que les rives du Bosphore étaient un lieu de prédilection pour communiquer avec les navires

soviétiques. Comme l'avait déjà fait un célèbre espion anglais, Kim Philby, avant de se réfugier à Moscou. Mon problème à moi, ce n'était pas de poursuivre le travail inachevé de Philby, mais tout simplement de pouvoir lire en caractères cyrilliques le nom des navires comme "Taras Chevtchenko" ou "Akademik Kurchatov" traversant le Bosphore.

Cette attirance vers l'inconnu, vers des rives étrangères, allait trouver son paroxysme lors d'un séjour à l'autre bout du monde, en Papouasie-Nouvelle Guinée ! Non contente d'arriver aux antipodes, je voulais pousser le voyage encore plus loin, en allant explorer les profondeurs de la baie de Rabaul, assise dans la caldera d'un ancien volcan effondré dans la mer. C'était excitant au début de plonger près des petits requins, de nourrir des murènes, de se balader dans une épave de bateau coulé par un avion kamikaze nippon encore planté dans sa coque. Mais cet aquarium m'a vite paru quelque peu ennuyeux. Des bouteilles d'oxygène, des gilets, des tubas et tous ces préparatifs pour une petite promenade d'une demi-heure sous l'eau étaient trop pour mon âme vagabonde. D'ailleurs, c'étaient les vrais bateaux qui m'intéressaient, plus que les épaves gisant au fond. Mais pas les bateaux de plaisance, pas ceux des régates, pas la vitesse ou la course avec le vent. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était les bateaux sur lesquels on travaille et surtout les gens qui travaillent sur ces bateaux : les chalutiers, les cargos, les ports de pêche, les halles aux poissons, les pêcheurs réunis au petit matin autour d'une grosse marmite de soupe, les ports de fret, les montagnes de containers, l'ambiance fiévreuse sur les quais, les grues, les cordages, les chaînes graisseuses, l'odeur de la peinture mêlée à celle du gasoil et de l'eau salée ...

Au Kenya, j'avais arpenté pendant des heures le port de Mombassa pour voir tout ça. En traînant derrière moi un Lyonnais qui se trouvait par hasard assis à côté de moi dans l'avion. Voyageant pour la première fois de sa vie hors de la France et ne parlant pas un seul mot d'une langue étrangère, Jacques avait peur de s'aventurer tout seul dans le pays de ses vacances, choisi au hasard, et il s'était accroché à moi à la sortie de l'avion. L'endroit où je l'ai traîné pour la promenade du premier jour n'avait absolument rien qui pourrait intéresser un touriste étranger. C'était un port de fret banal. Mais pour moi, l'endroit était passionnant. Même son nom était plein de mystère, de sortilèges, de rêve : Mombassa !

On avait réussi à se faufiler à l'intérieur de la zone portuaire en profitant d'un moment d'inattention du gardien à l'entrée. Et sous la chaleur tropicale écrasante, avec de simples tongs, nous nous sommes promenés pendant des heures sur des quais à moitié vides. Même les bittes d'amarrage étaient pleines de sortilèges pour moi.

"Regarde ça Jacques, tu te rends compte, nous sommes sur le port de Mombassa" disais-je en extase, "oui, Mom-ba-ssa !"

Jacques, lui, il était tout simplement fatigué. Nos tongs avaient fini par nous faire mal, la peau à vif entre les orteils.

"... et si on prenait le bus ?" a-t-il pu demander lorsque nous avons pris enfin la route de l'hôtel.

"Laisse tomber", ai-je répondu à mon pauvre compagnon de route, "ce n'est que quelques kilomètres, on ne va pas s'embêter avec un bus. Monter, descendre, c'est trop de travail ..."

Plus tard, j'allais traîner mon mari aussi dans ce type de pèlerinages. Anvers, Vigo, Algesiras, Mascate et d'autres ports encore ... Notre dernier rituel sacré, ce fut le port de La Valette à Malte. Connaissant bien ma passion, Jean-Louis savait donc qu'on ne pourrait pas quitter ces lieux sans en avoir parcouru le moindre recoin, le moindre quai, le moindre entrepôt. Mais au moins, je ne l'y ai pas traîné en tongs. Nous étions d'ailleurs en voiture cette fois-ci et on s'arrêtait devant les choses les plus intéressantes. Les monuments historiques, les palais, les cathédrales de la Valette ne m'attiraient pas autant que les caisses en bois, les tourets de chaînes, ou les fûts de gasoil qui s'alignaient sur les quais. Nous avons même pique-niqué en installant notre table dans le calme dominical de cette ambiance, sirotant du Chianti et contemplant une plateforme offshore en maintenance en face.

J'avais pourtant cru une fois, qu'il y aurait un endroit pour me guérir de ma maladie pour la mer. Une île détachée de l'Afrique, détachée du monde aussi, Zanzibar, ce pays de mer, ce pays des marins omanais longeant les côtes de Somalie, de Djibouti, de Tanzanie, traversant tout l'Océan

indien sur des voiliers en bois, les *dows*, jusqu'à Java ! ...

Des caisses de clous de girofles et de cannelle s'entassent sur la jetée. Un parfum délicat embaume l'air. Le douanier du port m'interroge en examinant mon passeport :

"Combien de jours comptez-vous rester ici ?"

"Je n'en sais rien, peut-être le temps d'écrire une lettre" je lui réponds.

"Deux ou trois jours alors, ça suffirait ?"

"Il me faudra au moins un mois !".

"On peut écrire un roman, en un mois" sourit le policier en apposant son tampon sur mon passeport.

Et je commence à écrire, dans un café délabré qui se prolonge au dessus de la mer. En contemplant l'horizon entre deux phrases. L'Union Soviétique n'existe plus, le monde est sens dessus dessous, et moi, je viens d'avoir 40 ans, j'ai quitté mon travail, ma maison, mon mari, mon enfant pour venir ici. J'ai besoin de réfléchir un peu, sinon la tempête qui souffle dans mon cœur va causer un naufrage. La mer m'apaise, les vagues sont comme un baume sur les âmes déchirées. Plus elles se déchaînent, plus je me calme.

Je peux même aller à Dar-es-Salaam maintenant. Pourtant je voulais que ça reste comme un lieu de rêve, un rêve inaccessible, synonyme de bonheur. Je scrute l'horizon, debout face au vent, sur la côte tanzanienne. Un navire apparaît à l'horizon. Et de nouveau une nostalgie monte du fond de moi-même :

"Il va sûrement à Dar-es-Salaam" je pense. Et soudainement je réalise que je suis déjà à Dar-es-Salaam même ! Au point final, là où se termine le rêve ! Où d'autre pourrais-je aller d'ici ?

3. PREPARATIFS

*"Amenez-moi au bout de la terre / Amenez-moi au pays des merveilles
Il me semble que la misère / Serait moins pénible au soleil ! "*

Chanté par Charles Aznavour

J'ai reçu une pluie de messages d'amitié et de vœux chaleureux de tous mes amis et connaissances, des amoureux de la mer ou de Facebook, dès que j'ai annoncé ma décision de partir sur un cargo pour un voyage d'un mois. Impossible de répondre à tout le monde, car il me reste peu de temps avant le départ. Un cargo n'attend pas les passagers en retard, il partira dès que le fret sera chargé.

Tous ces vœux, conseils, expressions d'intérêt ou de soucis, venant même de gens que je n'ai jamais vus, m'ont enveloppée comme dans un nuage duvillet, mais en même temps, ils m'ont fait ressentir ce que doivent ressentir ces jeunes en Turquie, qui quittent leurs proches pour effectuer leur service militaire obligatoire dans une province lointaine du pays. J'étais comme plongée au milieu de l'une de leurs cérémonies d'adieux exubérantes, mêlant l'émotion au chahutage, cherchant à dissimuler l'angoisse sous une apparence de bravoure insouciant. Même si ma cérémonie d'adieux était seulement virtuelle, j'ai ressenti la même émotion et la même excitation que ces jeunes recrues.

J'avais certes une petite appréhension au début, comme avant chaque voyage, et celui-ci ne me paraissait guère plus mouvementé ou différent des autres ; il s'annonçait même plutôt tranquille, voire pépère, avec un programme connu d'avance, encadré, géré par des professionnels, même un peu monotone peut-être, comparé à mes aventures en zones de guerre au gré des événements. Toutefois, en lisant les manifestations d'étonnement, de soutien ou de félicitations sur mon écran d'ordinateur, j'ai eu l'impression de faire quelque chose de grave, quelque chose d'inquiétant, et qu'il fallait s'en angoisser. Ce qui me faisait peur avant tout, c'était d'arriver trop tard à l'embarquement et de louper le bateau, car je me trouvais au dernier moment avec tant de choses à faire: se dépêcher pour se préparer non seulement pour le voyage en mer, mais aussi pour la suite, pour plusieurs mois de vagabondages en Amérique du Sud, s'occuper de la paperasse entassée sur mon bureau, résoudre les problèmes de dernière minute, régler les affaires "urgentes" avant de quitter le continent européen (comme le déclenchement de ma retraite pour laquelle je me débattais depuis dix mois déjà), boucler les dossiers de mes projets de films, chercher les adresses des contacts dans les pays que j'allais traverser... Une course folle, et tout ceci a commencé à me donner des palpitations.

En tant que fille, j'avais toujours trouvé idiots ces cérémonies bruyantes des garçons partant pour leur service militaire, mais maintenant je comprends ce qu'ils devaient ressentir en ces moments-là. J'essaie de vaincre mon appréhension avec de l'autosuggestion: ce départ en cargo ne devrait rien avoir d'inquiétant car en fin de compte je ne serai pas internée dans une caserne, pour y vivre pendant des mois avec des gens avec qui je n'aurais pas choisi de partager ma vie, je ne dormirai pas dans un dortoir où on viendrait nous réveiller à 5 heures du matin pour nous forcer à courir, le ventre vide, en entonnant des chants héroïques, je ne serai pas couverte d'insultes par un quelconque supérieur sans pouvoir y répondre, ou même giflée par des imbéciles à qui je devrais obéir sans réagir, et probablement pire encore, je ne risquerai pas d'être envoyée dans une zone de guerre où je serai obligée de tuer ou même être tuée ...

En revanche, ma plus grande inquiétude reste mon état de santé qui ne peut s'améliorer avec de l'autosuggestion ! Cela fait 10 jours déjà que je traîne une bronchite aiguë, déclenchant des crises d'asthme que je croyais sous contrôle grâce à mon traitement de fond quotidien. Si ça m'empêchait de partir, si on me refusait de monter à bord ! L'angoisse d'une telle éventualité me cause encore plus de gêne respiratoire... Moi qui me méfie de tout ce qui est de la chimie, qui n'utilise jamais aucun médicament, je me suis transformée en une pharmacie ambulante d'aussi bien de produits achetés sur ordonnance que de plantes médicinales: A part les antibiotiques, les antihistaminiques,